

Invitation à l'induction

Les inséparables

*l'une comme une hostie
a belle assurance que l'autre
avec elle se dit des nôtres
en elles qui se convertit*

*c'est par l'éclat de leurs couleurs
où se rendent si admirables
les mariages de toutes peurs
de toute beauté désirables*

*en nous invitant à penser
à l'élan où depuis toujours
le souffle dans l'immensité
participe du seul amour*

*l'univers sans séparation
ni sans aucune confusion
prodigue la belle illusion
de son autoévolution*

*où s'unissent et se concertent
en se libérant de l'inerte
la vie et puis cette conscience
qui lui confère un dernier sens*

*le savent-elles ces perruches
en s'offrant à l'intelligence
lorsqu'elle s'allie au bon sens
du beau spectacle qui le muche*

Les inséparables, ces perruches qui forment des couples si unis qu'ils étonnent et enchantent, nous invitent à penser toutes nos idées comme ouvertement ou secrètement unies. Elles nous incitent à réfléchir pour découvrir avec Pascal que « toutes choses étant causées et causantes, aidées et aidantes, médiatement et immédiatement, et toutes s'entretenant par un lien naturel et insensible qui lie les plus éloignées et les plus différentes, je tiens impossible de connaître les parties sans connaître le tout, non plus que de connaître le tout sans connaître particulièrement les parties » (*Pensées*, éd. Sellier, 230, pp. 168s).

On peut dire que Pascal n'a pas lui-même rassemblé ses pensées autour de cette intuition, qui l'avait pourtant enthousiasmé comme on le sent dans son affirmation lyrique de la concaténation des choses et donc des idées qui les expriment.

L'épistémè occidentale est encore largement dominée par les bien nommées Lumières, qui, dans leur volonté de distinguer clairement les idées, séparent avec l'instrument du langage, du logos, les choses de monde et leur expression en utilisant l'outil des mots. L'Africain Wole Soyinka imprégné de sa culture a dénoncé ce qu'il appelle « l'intellect cloisonné européen, *European compartmentalist intellect* » (*Myth, Literature and the African World*, p. 138), en lui opposant « l'universalisme protéen de l'expérience africaine, *the protean universalism of the African experience* » (*ibid.*), et en défendant les valeurs d'un « totalisme cosmique ».

En Occident de multiples voix s'élèvent pourtant maintenant pour remettre en question son épistémè logocentré de la séparation.

Selon ces voix, les vérités scientifiques, philosophiques, mystiques, artistiques... sont nécessairement interconnectées, car le réel est un, non au sens de l'unicité, mais au sens de l'unité. Toutes les vérités sont parentes parce que toutes les réalités le sont. « Les vérités forment un beau cercle, *alêthéiês eukuklêos* », avait déjà dit Parménide. Si l'on commence par l'une d'elles et que l'on passe aux suivantes, on finit par la retrouver : « peu importe où je commence, car je finirai par y revenir ». C'est le fondement et la justification de la transdisciplinarité pour laquelle chaque vérité a quelque chose à faire et à dire aux autres vérités et à entendre d'elles.

La transdisciplinarité des connaissances prend tout son sens à l'heure où l'on découvre que le monde de la matière est lui-même le champ d'innombrables interconnexions. Les deux ouvrages de Peter Mohlleben, *La vie secrète des arbres* et *Le réseau secret de la nature* ont récemment donné de multiples exemples de liens vitaux entre les individus vivants et entre les espèces vivantes, comme ceux du commensalisme et de la symbiose entre espèces végétales et espèces animales.

Il existe bien d'autres voix de cette interconnexion des êtres et donc du langage qui doit les exprimer.

Ainsi, parmi les voix scientifiques :

Frijof Capra : « plus on pénètre dans le monde submicroscopique et plus on comprend que le physicien moderne, comme le mystique oriental, en arrive à voir le monde comme un système de composants inséparables, interactifs et toujours en mouvement » (*The Tao of Physics*, p. 11).

Hubert Reeves : « à l'échelle atomique, particules et propriétés sont situées dans un volume d'espace. Dans ce volume, particules et propriétés ne sont plus localisées en un point donné mais « diluées » dans l'espace... Cet étalement des propriétés a pour effet que les particules restent en « contact », quelle que soit la

distance qui les sépare. Ce qui arrive à l'une influence instantanément ce qui arrive à l'autre, même si des années-lumière les séparent... » ("Incursion dans le monde acausal" in *La synchronicité, l'âme et la science*, p. 14).

Edgar Morin et la voix de la reliance : Élargissant ses perspectives au cosmos – et donc à la reliance cosmique – Edgar Morin note qu'« un monde ne peut advenir que par la séparation et ne peut exister que dans la relation entre ce qui est séparé ? » (Edgar Morin, *La Méthode*, p. 27). En d'autres termes, en réaction contre le temps et l'espace, grands séparateurs nés avec notre monde, apparaissent des *forces de reliance* (formation de noyaux, atomes, molécules, étoiles, galaxies, etc.) luttant contre la dispersion. Mais dans l'univers, ces forces de reliance ont toujours subi un sort « fragile, périlleux, douloureux » (*op. cit.*, p. 32). Leur lutte contre la dispersion (déliance) a par bien des aspects été « pathétique » (*op.cit.*, p. 28).

Parmi les voix philosophiques...

...ontologiques :

Sur la pensée africaine, celle qui, entre autres, se manifeste dans le reproche de Wole Soyinka à l'épistémè séparatiste occidentale, « l'intellect compartimenté européen », on peut citer *La philosophie bantoue* de Placide Tempels : « Selon la conception bantoue, les êtres-forces de l'univers ne sont pas une multitude de forces indépendantes placées en juxtaposition d'être à être. Toutes les créatures se trouvent en relation... Rien ne se meut dans cet univers de forces sans influencer d'autres forces par son mouvement. » (*Bantu Philosophy*, p. 60).

Avec Schopenhauer nous pouvons faire droit à « notre connaissance d'une vérité profonde, à savoir que moi et l'autre sommes un, que le monde de notre expérience de séparation est

un monde secondaire, et que, au-dessous, au-delà, se trouve un niveau profond, premier, qui est celui de l'unité » (cité par Joseph Campbell, *The Mythic Dimension*, p. 248). Nous pouvons alors reconnaître le secret « dans le secret » (Matthieu 6, 6), notre lien intime avec l'Être Amour Eternel et en lui avec tous les êtres.

...métaphysiques :

Pour Claude Tresmontant, alors que « le temps cartésien est un temps composé d'une poussière d'instant, séparés par la possibilité où le monde se trouve, à chaque instant, de retomber dans le néant si Dieu ne continue pas à le maintenir dans l'existence... le temps biblique n'est pas la somme d'instant indépendants les uns des autres, mais la mesure d'une genèse. Bien loin de se décomposer en une poussière d'instant, il tend à s'unifier en une synthèse qui assume le passé, le présent et l'avenir... l'instant passé n'est pas sans relation avec l'instant présent... » (*Études de métaphysique biblique*, pp. 140, 142).

...linguistiques :

S'interrogeant sur la nature du rapport qui fonde la figure dans le langage symbolique, Georges Morel cite les observations de l'ethnologue Lévy-Bruhl, pour qui le symbole n'est pas un rapport d'identité mais d'appartenance. Si le symbole est l'être, c'est au sens où il en fait partie. Dans le langage des primitifs (sic), le nom réel est une appartenance, au sens plein du mot, consubstantielle, comme les autres, à celui qui le porte. Pour Lévy-Bruhl, le projet du « primitif » est de devenir le même que l'autre. (*Le signe et le singe*, p. 297).

Parmi les voix mystiques :

Pour le Pape François, « Il existe une liaison continuelle, radicale entre tout ce qui existe : le monde provient d'un Dieu amour qui se donne dans le monde et nous appelle à partager son mode d'existence... » (*Notre mère la Terre*, « une grande espérance », p. 124).

Pour le Vedanta hindou, l'*advaita* ou non-dualité nous affranchit du principe d'identité qui sépare les êtres des êtres et de l'Être dont ils émanent. Le non-deux n'est pas l'un, mais il en participe.

Parmi les voix poétiques :

Eugène Guillevic s'interroge sur le lien secret que les êtres de la nature entretiennent les uns avec les autres, lien qui se manifeste dans la poésie :

*L'hirondelle
Et la grenouille*

*À toi de trouver pourquoi
Elles apparaissent en toi
Au même instant*

Jules Supervielle :

*« La terre est une quenouille que filent lune et soleil
Et je suis un paysage échappé de ses fuseaux
Une vague de la mer naviguant depuis Homère
Recherchant un beau rivage pour que bruissent trois mille ans. »*

Charles Baudelaire :

*Comme de longs échos qui de loin se répondent
Dans une ténébreuse et profonde unité,
Vaste comme la nuit et comme la clarté
Les parfums, les couleurs et les sons se répondent.*

L'esprit se sert des mots — images et montre qu'ils relient entre eux tous les êtres et toutes les choses à travers l'espace et le temps.

Si nous acceptons d'entendre ces voix où s'exprime la non-séparation des êtres, nous pouvons tenter de découvrir les liens multiples qui se manifestent entre les idées comme entre les êtres et les choses en répétant avec Pascal, « toutes s'entretenant par un lien naturel et insensible qui lie les plus éloignées et les plus différentes, je tiens impossible de connaître les parties sans connaître le tout, non plus que de connaître le tout sans connaître particulièrement les parties » (Pascal, *Pensées* éd. Sellier 230, p. 168).

La *Spiritualité de l'Altérité* qui guide la réflexion ici proposée peut se réclamer de la Bible, même si elle prend ses distances avec certaines des interprétations qui en sont imposées par le christianisme.

Pour Saint Augustin cependant, la Bible, « l'Écriture », « ne prescrit rien d'autre que la charité » (*La Doctrine chrétienne*, III, 10), et Pascal a repris son affirmation : « L'unique objet de l'Écriture est la charité » et « Tout ce qui ne va point à la charité est figure » (*Pensées*, éd. Sellier 301). Il n'a malheureusement pas lui-même vraiment exploité cette intuition, préférant s'en tenir au dogme chrétien.

Nous pouvons donc tenter d'éclairer toutes les pensées exprimées dans les Évangiles à la lumière de la seule charité, de

les relier deux par deux ou davantage et de les expliciter en cherchant à mettre au jour « le lien naturel et insensible qui lie les plus éloignées et les plus différentes. »

Le texte qui précède est, répétons-le, une simple invitation à l'induction, un encouragement à induire, c'est-à-dire à « remonter de cas donnés (*propositions inductrices*) le plus souvent singuliers et spéciaux, à une proposition plus générale » (*Le Petit Robert*), en l'occurrence à la proposition de la charité, de l'Amour Eternel, de l'Altérité, seule Vérité de l'Évangile.

Les duos

Les textes qui suivent sont une approche des paroles du Prophète de Nazareth, comme on l'appelait, du Fils de l'homme, comme il se plaisait à s'appeler lui-même, selon leur cohérence et leur base commune en ce qui les rattache à une unique réalité ontologique. Cette communauté de référence s'exprime par la Vérité de l'Altérité Éternelle, dont ce prophète s'est présenté comme le témoin et dont il a livré le témoignage comme sa vocation : « Si je suis né et si je suis venu dans le monde, c'est pour rendre témoignage à la Vérité. Toute personne qui est de la Vérité écoute ma voix. » (Évangile de Jean, 18, 37). Cette Vérité est celle de l'Éternel, de Dieu Amour : « Qui est de Dieu écoute les paroles de Dieu... » (Jean 8, 46s).

« Tu as les paroles de la vie éternelle. » (Jean 6, 68). C'est ce que Pierre a dit un jour au Fils de l'homme qui lui demandait s'il allait lui aussi le quitter après avoir entendu certaines de ses paroles incompréhensibles, inacceptables, comme par exemple « en vérité je vous le dis, si vous ne mangez pas la chair du fils de l'homme et si vous ne buvez pas son sang, vous n'avez pas la vie en vous » (Jean 6, 68, 53).

Le Fils de l'homme avait dit aussi, « celui qui mange ma chair et bois mon sang a la vie éternelle... il demeure en moi et moi je demeure en lui... Comme le père qui est vivant m'a envoyé et que je vis grâce au Père, ainsi celui qui me mange vit grâce à moi » (Jean 6, 54-57).

Ce sont là des paroles que l'intelligence ne peut comprendre, car elles parlent métaphysique, et la métaphysique, comme l'a découvert Emmanuel Kant et comme l'a expliqué Henri Bergson, n'est pas accessible à l'intelligence, mais à l'intuition. Il est bon de se rappeler ici que Bergson a défini l'intuition comme « la sympathie par laquelle on se transporte à l'intérieur d'un objet pour coïncider avec ce qu'il a d'unique et par conséquent d'inexprimable. » (*La pensée et le mouvant*, Édition critique, Quadrige, Puf, p. 181). C'est cet inexprimable de la relation de l'humain et du divin qu'en pensant en langage figuré, poétique, parabolique, *mashal* en hébreu, le Fils de l'homme a voulu faire connaître : la relation intime, panenthéique, c'est-à-dire sans séparation et sans confusion de l'Amour présent en tous les êtres, qu'il vivait avec l'Éternel et qu'il invitait ses auditeurs à vivre.

Cette réalité métaphysique s'exprime moins mystérieusement dans les paroles qui lui sont attribuées dans l'évangile de Jean, là où s'adressant à Dieu il lui dit, « toi en moi, moi en toi, moi en eux et toi en moi » (Jean 17, 21, 23). On retrouve cette réalité dans « le royaume de Dieu est au-dedans de vous » (Luc 17, 21), et le présent essai envisage de collationner ces paroles en les articulant les unes aux autres, comme il vient d'être fait.

On peut se faire un florilège des « paroles de la vie éternelle » (Jean 6, 68). Mais il nous faut voir en quoi toutes ces paroles s'articulent les unes aux autres, ne faisant qu'un dans la cohérence de la charité selon ce qu'en ont dit Saint Augustin et Pascal, se saisissant les unes par les autres dans leurs relations mutuelles et d'ailleurs dans leurs relations à d'autres paroles de la vie éternelle proposées par d'autres spiritualités.

« Aimez vos ennemis. » (Matthieu 5, 44)

« Bienheureux les pauvres. » (Luc 6, 20)

« Il est plus difficile à un riche d'entrer dans le Royaume des cieux qu'à un chameau de passer par le trou d'une aiguille. » (Marc 10, 25)

« Aux humains c'est impossible, à l'Éternel c'est possible. » (Marc 10, 27)

« Il faut toujours prier sans jamais se lasser. » (Luc 18, 1)

« Votre père céleste donne son Esprit-Saint à ceux qui le lui demandent. » (Luc 11, 13)

« Pardonnez-nous comme nous pardonnons. » (Matthieu 6, 12)

« Beaucoup lui est pardonné puisqu'elle a beaucoup aimé. » (Luc 7, 47)

« Ce ne sont pas ceux qui disent Seigneur, Seigneur qui entrent dans le Royaume des cieux, mais ceux qui font la volonté de mon père céleste. » (Matthieu 7, 21)

« Qui sont ma mère et mes frères ? Ceux qui font la volonté de mon père céleste sont ma mère et mes frères et mes sœurs. » (Matthieu 12, 48s).

« Laisse les morts ensevelir les morts. » (Luc 9, 60)

« Que ta main gauche ignore ce que fait ta main droite. » (Matthieu 6, 3)

« Qui a des oreilles pour entendre, qu'il entende. » (Matthieu 13, 9)

« Qui est de la vérité écoute ma voix. » (Jean 18, 37)

Toutes ces paroles et d'autres encore, il faut les penser, les peser sur l'unique balance de l'Amour agapè, de la Charité, selon le poids de chacune en ce qu'elles n'ont de sens qu'en elle.

Les évangiles sont constitués de fragments, de péricopes. Une lecture pertinente travaille à les assembler, à rechercher leur cohérence. Un verset isolé prend son sens à la lumière des autres, quelques proches ou distants de lui qu'ils paraissent. Ainsi le chapitre 18 de l'évangile de Matthieu, où se suivent, sans que le

lien soit immédiatement apparent, des péricopes parlant des petits enfants, de l'entrée dans la Vie avec un œil en moins, des anges, de la brebis égarée, du pardon des péchés que vient illustrer le *mashal* du Serviteur impitoyable. Toutes ces péricopes ne parlent réellement que de l'Amour, de la Charité, et on le comprend mieux lorsqu'on marche de verset à verset en Lui tenant la main.

La juxtaposition des versets, le duo des péricopes, fonctionne souvent comme de la parataxe, style où « l'on dispose côte à côte des propositions pour marquer le rapport de dépendance qui les unit ». Parfois aussi l'évangéliste introduit un élément de syntaxe inattendu, étonnant, et qui devrait donner à penser. Ainsi le « donc » / « c'est pourquoi », « *dia touto* » de Luc 12, 22 entre le *mashal* du Riche stupide et l'invitation à faire confiance à la Providence. Il faut savoir repérer ces « donc » (Luc 7, 47 ; 8, 18...), les faire parler. Plus largement, il faut s'efforcer de rassembler et d'assembler les fragments du Réel, les pièces du puzzle infini des êtres pour en découvrir peu à peu le dessin unique.

On espère ainsi construire un édifice dont toutes les pièces s'intègrent les unes aux autres, et qui demeure cependant incomplet puisqu'il s'étend à l'infini. On sera d'ailleurs amené à des redites dans l'enchevêtrement multiple de tout ce qui prend sens dans la lumière de l'Amour Éternel, à quelque distance qu'il se situe dans l'espace illimité de ses expressions symboliques. Chacune des paroles rapportées dans les évangiles constitue un point de départ vers toutes les autres et un point d'arrivée de toutes les autres. Quelle que soit la parole de vie dont nous partons, le parcours au milieu des autres nous ramènera vers elle.

« La vérité est un beau cercle, » répétons-le avec l'antique Parménide, *alêtheiês eukukleos*. Tout y est relié, et, partant d'un segment du réel, on est conduit à y faire retour par mille circuits... « peu importe où je commence, car je finirai par y revenir »

affirmait-il. Ainsi « la certitude de l'unité des êtres finis en leur participation à l'être infini guide l'investigation du réel en sa multiplicité. La nature de la relation de l'infini au fini donne à comprendre la valeur positive de la diversité dans la nature et dans l'humanité, de l'altérité qui va jusqu'à la singularité unique de chaque être, à cette haecceité que la science ne peut comprendre par ses lois générales, mais que l'art peut approcher par la communion individuelle. » (François Mutun, *De la sacralité à l'altérité ? Une relecture des Écritures*, p. 149, note 171, et p. 132).

Si l'on admet avec Parménide cette intégration de la multitude des êtres finis à l'unité de l'Être de l'être infini, on admettra plus volontiers encore l'intégration de toutes les « paroles de la vie éternelle » à l'unique réalité de l'Amour Éternel, de la Charité. On cherchera à deviner les liaisons multiples de chacune de ces paroles aux autres dans cet Amour, unique propos de l'Évangile, comme Pascal a pu écrire que « l'unique objet de l'Écriture est la charité. » (*Pensées*, éd. Sellier, 301, p. 205).

Pascal avait perçu que tous les êtres sont liés, et que, une fois pressentie, cette liaison universelle est une invitation à la découvrir par le menu : « les parties du monde ont toutes un tel rapport et un tel enchaînement l'une et avec l'autre que je crois impossible de connaître l'une sans l'autre et sans le tout. » Et il s'enthousiasme : « Donc toutes choses étant causées et causantes, aidées et aidantes, médiatement et immédiatement, et toutes s'entretenant par un lien naturel et insensible qui lie les plus éloignées et les plus différentes, je tiens impossible de connaître les parties sans connaître le tout, non plus que de connaître le tout sans connaître particulièrement les parties » (*Pensées*, éd. Sellier 230, p. 168).

Il a ajouté que « tout ce qui ne va point à l'unique bien en est la figure. Car puisqu'il n'y a qu'un but, tout ce qui n'y va point en mots propres est figure » (*op. cit.*, 301, p. 204).

Et encore, « Dieu diversifie ainsi cet unique précepte de la charité pour satisfaire notre curiosité, qui recherche la diversité, par cette diversité qui mène toujours à notre unique nécessaire. Car *une seule chose est nécessaire* (Luc 10, 42), et nous aimons la diversité. Et Dieu satisfait à l'un et à l'autre par ces diversités qui mènent à ce seul nécessaire » (*Pensées*, éd. Sellier, 301, p. 205).

Certains nient que Jésus de Nazareth ait existé, mais ils ne peuvent nier l'existence de l'intuition qui s'exprime dans l'Évangile. Peu importe même que le principe de causalité oblige à penser qu'il a bien fallu quelqu'un qui ait eu cette intuition. Ce qui importe, c'est d'avoir le sentiment que cette intuition, ce sont « les paroles de la vie éternelle », l'expression de la vérité de l'être enfin reconnue. Pour avoir ce sentiment exprimé par Pierre (Jean 6, 68), il faut cependant vivre au diapason de cette intuition, être sensible à sa musique, c'est-à-dire à l'amour décrit par le Fils de l'homme dans son « sermon sur la montagne ». Dans le langage de l'évangile de Jean, cela se dit : « Qui est de Dieu entend les paroles de Dieu. Vous n'entendez pas parce que vous n'êtes pas de Dieu », et encore : « Les hommes ont préféré les ténèbres à la lumière parce que leurs œuvres étaient mauvaises » (Jean 3, 19). L'accès à la vérité de l'Être de l'être éternel n'est pas chose intellectuelle réflexive mais connaturelle intuitive. On découvre l'Amour de l'autre, l'Amour de pure Altérité, la Charité, en le vivant.

On peut soupçonner d'inexactitude voire d'invention certains des faits racontés dans les évangiles. Ils font partie de ce qu'avec Parménide on peut appeler des matières d'opinion plutôt que de vérité. Car il est impossible de les prouver. Les paroles, elles, sont irréfutablement là, porteuses d'idées, de sens. En poussant les

choses à l'extrême, on peut en venir à l'hypothèse que Jésus lui-même n'a pas existé, mais on ne peut nier l'existence des « paroles d'Évangile », quitte à peser leur sens en leur appliquant la méthode de recherche de la vérité adoptée par Descartes : « Ne jamais recevoir aucune chose pour vraie, que je ne la connusse évidemment être telle ». Il faut ressentir selon le cœur les textes qui « nous parlent » pour chercher à en découvrir le sens en les faisant nôtres. C'est sans doute ce qu'a perçu Pascal en lisant Montaigne : « Ce n'est pas dans Montaigne, mais dans moi que je trouve tout ce que j'y vois » (*Pensées*, éd. Sellier 568).

Désacralisation, démythisation. De même qu'un tableau tire sa valeur psychologique de son auteur (découvrir qu'il est de Rembrandt ou de Picasso fait bondir son prix) de même une parole : Dites qu'elle est de Montaigne, de Descartes, de Pascal... de Foucault, de Deleuze, de Barthes..., et vous verrez vos auditeurs leur prêter une attention particulière. Cela relève du mythe du héros. C'est ainsi que bien des chrétiens méditent avec respect, avec adoration même, les paroles de Jésus parce qu'elles sont de lui, leur Seigneur.

C'est aborder les choses à l'envers. Pierre a dit qu'il suivait le Fils de l'homme parce qu'il « avait les paroles de la vie éternelle » (Jean 6, 68). Il n'a pas dit que ces paroles étaient celles de la vie éternelle parce qu'elles étaient du Fils de l'homme. Il avait l'évidence intérieure qu'elles étaient vraies, ils les connaissaient « évidemment être telles ». Cette évidence théologique est cependant conditionnée : Il faut « être de la vérité » pour « entendre la voix » du Fils de l'homme (Jean 18, 37). Il faut avoir « des oreilles qui entendent » et « un cœur qui ressent ». Il faut être attiré par l'agapè pour la reconnaître et désirer ardemment en vivre toujours davantage. Il faut montrer que l'on est de la Vérité de la Charité en se faisant serviteur des autres comme l'a fait Yeshoua en lavant symboliquement les pieds de

ses disciples et en les servant à table (Jean 13, et Luc 22, 27). « Le Fils de l'homme n'est pas venu pour être servi, mais pour servir » (Matthieu 20, 28).

Mais alors, sommes-nous acculés à une pétition de principe ? Pour accueillir Aimer, faudrait-il déjà Aimer ? Non, car l'amour n'est pas un tout ou rien ; c'est un chemin, où il est d'ailleurs malaisé de repérer le passage d'éros à amor et à agapè et du souci de soi et de l'autre au seul souci de l'autre. On le voit en réfléchissant à la parabole du bon Samaritain, où l'amour prend sa source dans « la prise des entrailles » (Luc 10, 33), et dans celle du Fils prodigue, où le retour à la maison de l'amour se décide dans le « retour sur soi » (Luc 15, 17). Et le baptême de Jean donne aussi à penser que la conversion, la repentance, la *metanoïa*, précède la découverte et l'accueil de l'agapè. Tel est le secret de la liberté humaine face à la liberté de l'Éternel. Aimer, à l'intime de l'être, ne force pas à l'Amour mais y invite.

Le silence du silence est la chance de rencontrer sa Présence « dans le secret » (Matthieu 6, 6) en rentrant en soi-même. Mais comment y rentrer lorsqu'on a la tête farcie de bruits et d'images ? Si les humains, et depuis peu sans doute plus que jamais, ont tant besoin de musiques, spectacles et autres jeux vidéo, est-ce parce que le silence de l'ennui les effraie ? Il faut sans doute avoir déjà fait l'expérience ineffable de la Présence de l'Être au cœur du silence pour vouloir se déposséder des musiques et des images et s'enfoncer dans la nuit silencieuse de l'ennui des sens et de l'esprit afin de l'y rencontrer.

Inséparables Duos

Les paroles des évangiles que l'on juxtapose deux par deux, en duos, ont nécessairement entre eux des liens plus ou moins secrets, plus ou moins évidents. Leur juxtaposition invite à découvrir ces liens. On peut d'ailleurs aborder ces binômes comme des devinettes et s'exercer à en percer les secrets, au-delà de ce qui est proposé par les textes qui suivent.

1

« Tu as les paroles de la vie éternelle » (Jean 6, 68)

« Qui est de la vérité écoute ma voix » (Jean 18, 37)

Vérité. Qu'un Heidegger ait pu se laisser séduire par l'hitlérisme et un Sartre par le léninisme montre assez bien que l'on ne peut se fier à la pensée de nos grands esprits. Montaigne avait lui-même compris en lisant les penseurs grecs et latins que la multitude hétéroclite de leurs pensées désaccordées était le signe de l'impuissance de l'intelligence humaine à percer les secrets du réel : « Que sais-je ? » Il en était naturellement venu à se méfier de sa propre intelligence et, disent certains, à ne plus faire confiance qu'à sa foi religieuse. Démission intellectuelle ?

Depuis Montaigne la foi religieuse a été ébranlée par les Lumières et par leurs avatars. Le désir de vérité est cependant chevillé à l'être humain, et nos intellectuels continuent de faire des trouvailles, de les proposer et d'attirer des adeptes avides. Alors ?

Comment puis-je faire droit à mon désir de vérité ? Ne risqué-je pas d'être victime de ma crédulité ? « Crainte et tremblement », invocation à l'esprit de l'Éternel pour qu'il « opère en moi le vouloir et le faire » de la vérité (Philippiens 2, 12s). Je puis sans doute suivre Yeshoua le Prophète de Nazareth en ayant le sentiment qu'il a « les paroles de la vie éternelle » (Jean 6, 68). Je puis le faire en me fiant à cette sorte d'instinct de la vérité dont je me sens habité. Mais suis-je assuré de bien comprendre ces paroles ? N'ai-je pas la quasi-certitude que ses disciples eux-mêmes ne les ont pas vraiment bien comprises ? Et que la vérité qu'elles révèlent ne peut être imposée aux consciences libres. Celles et ceux qui décident d'entrer en théologie devraient le faire avec la liberté intérieure de la pensée qui refuse les vérités imposées par leur credo.

On peut ainsi admettre que le progrès dans la vérité de l'être est indissociable de la libération intérieure. Pour le Fils de l'homme, il faut « être de la vérité » pour écouter sa voix, la voix de la vérité (Jean 18, 37). Être de la vérité, c'est pour Yeshoua vivre en conformité avec l'être de son être, ce qui est aussi vivre dans la liberté intérieure. Ces choses sont liées : « La vérité vous rendra libres » (Jean 8, 32).

On peut penser que les vérités scientifiques elles-mêmes sont nécessairement cohérentes avec la vérité ontologique. Si la théorie de l'évolution est vraie, elle ne peut contredire la Vérité de l'Être de l'être, et si le créationnisme est erroné, c'est qu'il n'est pas cohérent avec cette Vérité. Un dieu tout-puissant peut être créationniste, l'Éternel tout aimant ne peut l'être.

La théorie de l'évolution entraîne celle de la perfectibilité de l'humain. Encore faut-il s'entendre sur ce qu'est cette perfectibilité. Elle a parfois été récupérée par des messianismes et des utopies, par la croyance que l'on peut inventer un homme nouveau dans une société parfaite. Si cette société est imposée par

la force ou mise en place par la manipulation des consciences, elle ne peut s'accorder avec l'altérité positive de la Charité qui fonde le réel. L'évolution de l'univers, de la matière, de la vie et de la conscience s'est toujours réalisée dans l'indéterminisme et dans la liberté. Le perfectionnement de l'humanité ne peut se faire que dans le respect de la liberté des consciences. Il ne faut donc pas s'étonner qu'il soit si lent.

2

« *Fils de l'homme* » (Matthieu 12, 8)

« *Serviteur inutile* » (Luc 17, 10)

Si certaines paroles du Nouveau Testament sont vraies, si elles expriment la réalité, ce n'est pas parce qu'elles ont été prononcées par le Fils de l'homme prophète Yeshoua de Natsèrèt. Mais il les a prononcées parce qu'elles étaient vraies, parce qu'elles sont vraies, parce qu'elles seront toujours vraies. Ce sont « les paroles de la vie éternelle » (Jean 6, 68). Il les a prononcées parce qu'il les a ressenties et reconnues vraies.

Les consciences qui reconnaissent la vérité de ces paroles le font, non parce qu'elles croiraient au Fils de l'homme, qu'elles reconnaîtraient son autorité, mais parce qu'elles éprouvent intérieurement l'évidence de cette vérité. Ce n'est pas dans le Nouveau Testament, mais en elles-mêmes qu'elles trouvent tout ce qu'elles y voient, comme l'a admis Pascal parlant de Montaigne : « Ce n'est pas dans Montaigne, mais dans moi que je trouve tout ce que j'y vois » (*Pensées*, éd. Sellier, 568).

La personne du Fils de l'homme est sans importance, c'est la Vérité dont il a témoigné qui importe. Il pourrait ne pas avoir existé, comme certains athées le prétendent, cela ne changerait rien aux paroles de Vérité que le Nouveau Testament rapporte et

qui parlent aux consciences indépendamment de celui auquel on les attribue.

S'il a voulu s'appeler « Fils de l'homme », terme qui en hébreu signifie simplement « homme », c'est qu'il se sentait et se savait être un humain comme les autres, que sa personne ne comptait pas à ses propres yeux, qu'il était, comme il y a invité ses disciples, un « serviteur quelconque », quasi inutile (Luc 17, 10). Et non pas ce Fils d'homme que certains théologiens chrétiens, dans leur quête d'un des héros aux mille visages sont allés dénicher chez le prophète Daniel pour faire croire à sa divinité (Daniel 7, 13s).

Et bien sûr, si la plume qui écrit ici une spiritualité de l'altérité ne dit pas son nom, c'est parce qu'elle reconnaît cette vérité et que cette vérité l'y a invitée.

3

« Pardonnez et vous serez pardonnés » (Luc 6, 37)

« Votre père des cieux vous pardonnera aussi » (Matthieu 6, 14)

Dire avec le Fils de l'homme, « pardonnez et vous serez pardonnés » (Luc 6, 37), c'est apparemment parler d'autopardon, comme certains scientifiques égarés dans leur oubli du Principe de Causalité parlent d'auto-organisation du cosmos.

Certes, il existe aussi une présentation personnelle de cette automaticité impersonnelle : « Si vous pardonnez aux hommes leurs offenses, votre Père des cieux vous pardonnera aussi » (Matthieu 6, 14). Alors ? faut-il choisir entre le personnel et l'impersonnel, ce qui pourrait se traduire aussi par un choix entre hétéronomie et autonomie ?

L'Amour est la clef de l'énigme, comme dans le paradoxal, auto contradictoire « agis comme si tout dépendait de toi et prie comme si tout dépendait de Dieu. » L'Amour Éternel est d'une

intelligence tout à fait capable de « créer » des univers qui marchent tout seuls dans le jeu des forces opposées de l'attraction qui, en énantiodromie, se renverse en répulsion lorsqu'elle s'excède en puissance.

Le terme « Père des cieux » est un terme *mashal*, une parabole commode pour désigner celui-celle-ce qui n'a pas de nom, qui, selon l'intuition attribuée à Moïse, est « Je Suis » et qui peut aussi faire penser à l'exclamation de Jean-Jacques Rousseau, « Ô grand être, sans pouvoir dire ni penser rien de plus ! » On peut le concevoir aussi bien impersonnel que personnel, transpersonnel, hyperpersonnel...

En s'attribuant ce « Je Suis » (Jean 8, 24, 28, 58), le Fils de l'homme a montré à quel point il était en communion intime avec « Lui » sans être « Lui », mais « toi en moi et moi en toi » (Jean 17, 21), sans séparation et sans confusion.

Et le Royaume, autre terme *mashal*, le Fils de l'homme le savait « au-dedans de lui » (Luc 17, 21), et Thomas d'Aquin le disait « nécessairement présent en toutes choses », invitant, selon l'Amour, à participer à l'Amour et donc à pardonner.

4

« *Qui me voit, voit le père.* » (Jean 14, 9)

« *Ses nombreux péchés lui sont remis, car elle a beaucoup aimé.* » (Luc 7, 47)

Il est bon de reprendre périodiquement conscience du fondement ontologique de l'altérité positive, de la relation entre l'être infini et les êtres finis, de la recevoir comme une certitude qui illumine notre être en sa relation de sollicitude aux autres.

La découverte de ce fondement ontologique en parallèle de l'intuition théologique du Fils de l'homme confère une force de sensibilité et d'imagination à un concept irrécusable en raison,

mais de soi privé de dynamisme pour notre être charnel. Le Fils de l'homme redevient un personnage attirant lorsque nous découvrons derrière le mythe archaïque de l'Incarnation, l'expression d'une réalité simple : « Qui me voit, voit le père » (Jean 14, 9). On comprend que l'Éternel n'est pas le dieu formidable des religions mais l'ami proche, prêt à vous rendre les plus humbles services dans les limites d'un monde qui ne peut fonctionner qu'en restreignant la liberté dans de rigides limites déterministes.

La désacralisation de l'Éternel entraîne celle de ses prophètes, à commencer par le Prophète de Nazareth. On comprend qu'il n'était ni plus ni moins que l'un d'entre nous, un « fils de l'homme », que c'est le trahir de lui rendre un culte, que l'anonymat est essentiel à son message, que c'est la condition de son universalité... Il ne s'agit plus de devenir disciple de Jésus-Christ, moins encore son fan ou sa groupie, mais de participer avec ce « Fils de l'homme », cet homme sans nom, à l'amour universel d'Aimer.

Si nous jugeons irrecevable l'attitude des croyants envers leur Verbe incarné, roi des rois et seigneur des seigneurs, nous ne pouvons cependant mépriser leurs rites dans la mesure où ceux-ci ont sur eux une influence psychologique et sociologique bienfaisante, et plus encore en ce qu'ils les incitent à mieux Aimer. Ainsi le sacrement de pénitence repose sur une double erreur, à savoir celle d'un Dieu tout-puissant capable de manipuler notre liberté et celle d'un pouvoir qu'il aurait donné à des hommes de le faire en son nom. Car le péché est de ne pas Aimer, et il ne peut être remis à celui qui les commet que s'il se remet à aimer. « Ses nombreux péchés lui sont remis, car elle a beaucoup aimé. » (Luc 7, 47) Mais les pénitents catholiques sincères trouvent dans la confession, le sacrement de la réconciliation, la paix dans un élan nouveau vers l'amour.

« *Dieu est amour.* » (I Jean 4, 8)

« *La Loi et les Prophètes ont subsisté jusqu'à Jean.* » (Luc 16, 16)

« *Aimez vos ennemis.* » (Matthieu 5, 43)

L'amour seul est digne de foi, nous dit Hans-Urs von Balthasar, et « Dieu est Amour », nous dit la première épître de Jean (I Jean 4, 8).

Mais de quel amour s'agit-il ? Le mot allemand utilisé par le premier est *liebe*, mais, comme le mot grec *agapé* du second, il étale ses sens du plus matériel érotique au plus spirituel mystique.

Le *Vocabulaire européen des philosophies*, *Dictionnaire des intraduisibles* sous la direction de Barbara Cassin consacre onze grandes pages à AIMER, AMOUR, AMITIÉ. L'introduction nous avertit : « Aimer désigne toute une gamme de relations et d'affects qui vont de la sexualité et de l'érotisme à des attachements plus ou moins sublimés à des personnes, des valeurs, des choses ou des conduites », et « l'indécision sémantique qui caractérise ces termes oblige à recourir à des compléments ou à des tournures périphrastiques permettant de déterminer à quelle variété d'affect on a affaire » (p. 33).

C'est bien cela, il faut regarder les mots qui l'accompagnent pour se représenter avec exactitude le sens du mot aimer dans son contexte.

On entend souvent dire que l'Évangile demande d'aimer son prochain comme soi-même. Mais cette prescription est celle de « la Loi et les Prophètes », dont le Fils de l'homme a dit qu'elle n'était valable que jusqu'à Jean-Baptiste : « La loi et les prophètes ont subsisté jusqu'à Jean. Depuis lors, la bonne nouvelle du Royaume de Dieu est annoncée et chacun s'efforce d'y entrer. » Cependant une main sacerdotale peu soucieuse du principe de non-contradiction et de cohérence a ajouté aussitôt, « le ciel et la

terre disparaîtront plus facilement que ne tombera un seul trait de la loi. » (Luc 16, 16).

S'il est vrai que l'on ne saisit le sens précis d'Aimer que par « des compléments et des tournures » qui l'accompagnent, on voit ce que Aimer signifie dans le Royaume plutôt que dans la Loi : « vous avez appris qu'il a été dit, « tu aimeras ton prochain et tu détesteras ton ennemi » (cf. « Jacob, je l'ai aimé, mais Ésaü, je l'ai haï » (Malachie 1, 2s), que Paul a malheureusement repris pour justifier que Dieu, comme un potier, a le droit de faire des vases de colère comme des vases de miséricorde (Romains 9, 13, 22s).

Pour saisir le sens du mot Aimer dans le Royaume, il faut et il suffit de lire les mots qui le suivent : « Aimez vos ennemis, faites du bien à ceux qui vous haïssent, *Agapâte tous ekhtheous umôn...* » (*Diligete inimicos vestros...* » (Matthieu 5, 43s).

Qu'importe le mot grec *agapâte*. Le latin parle de dilection (*diligete*) plutôt que de charité (*caritas*) ou d'amour (*amor*), mais qu'importe aussi. Le sens ici, révolutionnaire, inouï, est donné par ce qui suit : « vos ennemis... ceux qui vous détestent. »

À lire le titre du livre de Hans-Urs von Balthasar, *L'amour seul est digne de foi*, on peut s'imaginer qu'il parle d'Aimer au sens du Royaume, mais il n'en est rien. En conformité avec la doctrine de l'Église, il parle d'une « existence informée immédiatement par la forme originale de l'agapè entre le Christ-Époux et l'Église-Épouse dans le lien nuptial de la croix » (p. 108). Pour lui, comme pour l'Église, c'est la croix qui sauve le monde, et l'Éternel reste la divinité cosmique toute-puissante avec sa « liberté souveraine qui pourrait aussi se décider autrement » (p. 110). Cette figure du monarque suprême inspirée par les princes de ce monde, possesseurs et dominateurs, n'a rien à voir avec le Dieu du Fils de l'homme « qui fait lever son soleil sur les méchants et sur les bons... » (Matthieu 5, 45) et qui court à la rencontre de son fils repentant pour l'embrasser (Luc 15, 20).

« *Il se reposa le septième jour* » (Genèse 2, 2)

« *Mon père ne cesse de travailler* » (Jean 5, 17)

On nous propose encore aujourd'hui la sagesse de l'Ecclésiaste Qohèlèt. N'est-elle pas écrite, gravée dans le marbre de la Bible, sacrée, parole divine ? Et puis, quelle grandeur et quelle beauté dans le langage de cette interminable rumination des tristesses de la vie !

« Rien de nouveau sous le soleil » (1, 9) est une formule cohérente avec la vision du monde proposée par le Livre de la Genèse, « Au commencement... le septième jour, Dieu mit un terme à son travail de création. Il se reposa le septième jour. » (Genèse 2, 2). Depuis il n'aurait donc rien fait de nouveau.

La découverte de l'Évolution a mis à mal cette présentation. On sait maintenant qu'il y a toujours et toujours du « nouveau sous le soleil ». Le cosmos est animé d'un mouvement incessant.

On ne veut pas entendre les quelques mots prononcés par le Fils de l'homme pour justifier sa désacralisation du septième jour, du repos du sabbat : « mon père ne cesse de travailler, *o patêr mou eôs arti ergazetaï*, mon père est à l'œuvre jusqu'à présent » (Jean 5, 17). On ne veut pas voir que ces mots contredisent le récit de la Genèse.

Au « rien de nouveau sous le soleil » de Qohèlèt s'étaient déjà opposés le « Je vais faire une chose nouvelle » (Isaïe 43, 18) et le « Envoie ton esprit, qui renouvelle la face de la terre. » (Psaume 104, 30).

Une conscience qui, dans sa lecture du premier chapitre de la Genèse, prête plus d'attention à la petite phrase, « et l'esprit de Dieu planait au-dessus des eaux » qu'à la longue description de la création par le verbe de Dieu en six jours, saisit le potentiel de cette phrase en ses implications. Elle appartient au courant